

ELZÉAR de VIRE et les Anges



LES ANNALES DU MONT ST-MICHEL



Studio HOUDUS, 50170 Pontorson

PAQUES...

*Nous l'avons vu de nos yeux, proclament les apôtres,
et touché de nos mains, ajoute Thomas.*

*Pas moyen de les faire taire !
Même au milieu des supplices !*

« Ce que nous avons vu, nous ne pouvons pas ne pas le dire »

**Vivant, le Christ l'est toujours,
Vivant dans le cœur de millions d'hommes.**

Et ceux qui, aujourd'hui, contestent dans l'Eglise, beaucoup au moins, *ce n'est pas le Christ qu'ils refusent.*

C'EST LE CHRIST, AMI DES PAUVRES
ÉPRIS DE JUSTICE
RESPECTUEUX DE TOUT HOMME

QU'ILS VOUDRAIENT RETROUVER DANS LA VIE
DES CHRÉTIENS
DANS LA VIE EXTÉRIEURE DE L'ÉGLISE

*alors que si souvent les chrétiens ont vidé l'évangile de ses
exigences les plus profondes pour le réduire à des gestes sans
influence sur leur vie — sans portée sur la vie du monde.*

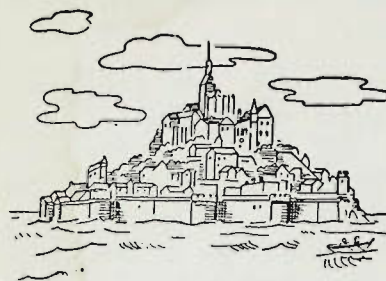
C'EST LE CHRIST VIVANT QU'IL FAUT RETROUVER, FAIRE CONNAÎTRE
AU MONDE PAR NOTRE EXEMPLE, POUR QUE LE MONDE EN VIVE ET
TROUVE LA JOIE !

Semaine Sainte au Mont

Confessions : à l'Eglise Paroissiale
le samedi Saint 9 avril de 14 à 17 h

Messe : le jour de Pâques à 11 h
chaque dimanche : messe à 11 h
à l'Eglise Paroissiale

A l'Abbaye : Messe chaque jour de la semaine ainsi
que le dimanche à 12 h 15



Les Annales du Mont Saint-Michel

Saint Michel à la faucille

Saint Michel est représenté souvent avec une épée et un bouclier, tandis qu'il combat contre le Dragon. Ou encore avec une balance, chargé par Dieu de peser les bonnes et les mauvaises actions de chacun à l'instant de la mort. La liturgie des défunts a vu aussi en lui le « porte-étendard » du Seigneur.

Mais il ne semble pas qu'on l'ait souvent figuré avec une faucille à la main ! C'est ainsi pourtant qu'il est décrit dans le Pasteur d'Herma, un des premiers monuments de la littérature chrétienne non canonique : « avec une grande faucille » (1).

Herma, l'auteur du Pasteur, était frère du pape Pie qui gouverna l'Eglise vers le milieu du II^e siècle. Il a écrit en grec. Son ouvrage reflète les aspirations, mais aussi les faiblesses, des fidèles de ce temps là. Il a connu un grand succès au cours des siècles suivants, en Orient notamment. Certains l'ont même considéré comme un écrit inspiré et le classèrent parmi les livres saints du Nouveau Testament !

A dire vrai, ce copieux ouvrage manque de « souffle ». Sa théologie semble parfois simpliste. Son style est monotone. Mais

(1) Le Père Gasnier : Saint Michel Archange, Paris, 1944 (p. 72) présente le Saint Michel du Pasteur d'Herma comme « armé d'une faux ». Mais tous les traducteurs chevronnés du Pasteur, depuis trois-quarts de siècle, rendent le mot grec « drépanon » par : faucille (ce qui s'allie mieux d'ailleurs au sens du texte).

il constitue une source importante de renseignements sur la vie des premières communautés chrétiennes.

Le Pasteur doit son titre au berger qui, dans une vision, dicte à Hermas de salutaires préceptes et lui révèle le sens d'allégories diverses. Ce pâtre est un ange, l'ange de la Pénitence, ayant pris forme humaine. Il est d'ailleurs souvent question des anges dans cet ouvrage et il n'y a pas lieu de s'en étonner. Nous nous arrêterons seulement ici à la présentation qui est donnée de Saint Michel au Livre III, Similitude ou Parabole 8 :

« *Le Pasteur me fit voir un grand saule qui couvrait des plaines et des montagnes, et à l'ombre duquel étaient venus se réunir tous ceux qui tirent leur nom de celui du Seigneur. Un glorieux ange du Seigneur, d'une taille colossale se tenait sous le saule. Il avait une grande faucille et coupait des rameaux qu'il distribuait à la foule rassemblée sous l'ombrage : c'étaient de petites branches à peu près de la longueur d'une coudée... L'ange qui avait distribué les rameaux à la foule les redemanda : chacun fut appelé pour venir rendre son rameau dans l'ordre même où il l'avait reçu. L'ange du Seigneur prenait toutes ces branches et les examinait* » (2).

Il y avait des rameaux abimés ; les uns davantage, les autres moins. Des rameaux intacts aussi, en grande quantité. Certains même avaient de nouvelles pousses et quelques-uns « une sorte de fruit ». Tous ceux qui avaient rapporté des rameaux intacts ou enrichis furent admis dans une tour, la tour du Salut. Les autres, non.

Alors le Pasteur invita Hermas à planter et à bien arroser les rameaux abimés afin qu'ils reprennent vie et que leurs possesseurs puissent être sauvés eux aussi. Ainsi fut fait. Après quoi, sur la sollicitation d'Hermas, le Pasteur expliqua :

« *Ce grand arbre, c'est la loi de Dieu donnée au monde entier et cette loi, c'est le Fils de Dieu, prêché jusqu'aux extrémités de la terre. Les peuples réunis sous l'ombrage, ce sont les*

(2) Traduction prise dans Hamman : Naissance des Lettres chrétiennes, tome I, (p.p. 197-200) Paris, 1957, d'après celle de Lelong dans Les Pères Apostoliques, tome IV, Paris, 1912.

hommes qui l'ont entendu annoncer et ont cru en lui. L'ange de grande taille et glorieux, c'est MICHEL, celui qui a pouvoir sur ce peuple et qui le gouverne. Car c'est lui qui leur donne la loi et la met dans le cœur des croyants. Il examine donc ceux à qui il l'a donnée, pour voir s'ils l'ont observée. Tu vois les rameaux de chacun de ces hommes ? ces rameaux représentent la loi... Tous ceux qui ont transgressé la loi reçue de l'Ange, il les a laissés en mon pouvoir pour qu'ils fassent pénitence. Ceux au contraire qui se sont déjà complu dans l'observation de la loi, il les garde en sa propre puissance ».

On voit l'importance donnée à notre Archange dans cet écrit du II^e siècle chrétien. Il est considéré comme le chef de l'Eglise militante. Il lui transmet la loi de Dieu. Ensuite il examine la conduite de chacun.

Aussi ne soyons pas surpris de la stature imposante qui lui est conférée dans la vision d'Hermas :

« *Un glorieux ange du Seigneur d'une taille colossale...*

« *Un ange de grande taille et glorieux, Michel* ».

Michel PIGEON.

PELERINAGE

A TRAVERS LES GREVES

VERS LE MONT SAINT-MICHEL

en partant de GENETS

le vendredi 22 juillet 1977, à 7 h 30.

Frère Elzéar de Vire

(Jean Halbout de La Becquetière)

et la dévotion envers les Anges

« En l'an 1636, une procession fort nombreuse d'une paroisse assez proche d'Avranches (1) allant au Mont-Saint-Michel fut surprise dans la grève par la marée, qui remontant tout à coup avec une furieuse violence la menaçait du naufrage. Chacun dans ce péril extrême implora le secours de Frère Elzéar, dont la sainteté en ce temps-là faisait grand bruit dans tout le pays d'alentour. Les prières de ces fidèles furent exaucées ; car quoi que selon toutes les apparences, ils dussent tous périr, pas un néanmoins ne se perdit et furent tous sauvés par l'assistance et les prières de ce saint religieux ».

Nous lisons ces lignes, page 374, dans un ouvrage paru à Caen en 1696 et intitulé : « *La vie de Frère Elzéar de Vire, clerc capucin, fondateur du couvent des capucins de la ville de Vire et de Mère Elizabeth de Sainte-Anne son épouse, et depuis religieuse de l'Ordre de Citeaux...* ».

Cette « vie » écrite par Dom Joseph Le Chevalier, moine de l'abbaye cistercienne d'Aunay-sur-Odon (2) est l'histoire authentique de deux jeunes époux qui se séparèrent pour entrer en religion. Lui, Jean Halbout de La Becquetière, était virois et c'est à Vire que le ménage habita pendant trois ans. Elle, Anne, originaire de Sainte-Honorine-La-Chardonne, appartenait à la famille Le Fèvre de La Boderie, qui ne manquait pas d'un certain lustre et se trouvait apparentée aux fameux Arnauld bien connus dans l'histoire du Jansénisme.

(1) Assez proche d'Avranches. Sans plus de précision, malheureusement.

(2) Dom Joseph Le Chevalier (1632-1705) était très probablement un neveu de Fr. Elzéar, quatrième et dernier fils d'une de ses sœurs mariée à Joseph Le Chevalier. Le fils avait donc reçu le prénom du père, très dévot à saint Joseph. Il semble que sur ses vieux jours Dom Le Chevalier ait rêvé de se retirer chez les bénédictins non réformés de Fontenay (région de Caen), au grand étonnement de Daniel Huet, ancien évêque d'Avranches, commendataire d'Aunay et de Fontenay (Lettres inédites de P.D. Huet à son neveu M. de Charsigné, Caen, 1901, pages 317, 324).

L'initiative de la séparation vint de Jean dont le mariage d'ailleurs avait surpris. On pensait qu'il se serait fait prêtre ou religieux. Il en coûta, au départ, à la jeune femme d'acquiescer à cette décision. Enfin, éprouvée par la perte, à leur naissance, de deux enfants, elle entra au monastère des cisterciennes de Villers-Canivet (janvier 1622) dans la région de Falaise, où elle vécut en bonne religieuse sous le nom d'Elizabeth de Sainte-Anne. Sa sœur Suzanne l'avait précédée de peu au noviciat de cette fervente communauté (3).

Jean ayant pris toutes dispositions pour que fut fondé à Vire un couvent des capucins entra lui-même dans cet Ordre où il reçut le nom de Frère Elzéar. Après son noviciat à Rouen, il fut envoyé au couvent d'Avranches puis, deux ans plus tard, à celui de Caen où il mourut en 1626, victime de son dévouement au cours d'une épidémie de peste. Il eut tout de suite la réputation d'un saint. Sa femme lui survécut jusqu'en 1658.

On trouve quelques indications sur des portraits présumés de Frère Elzéar dans l'ouvrage du Père Ubald d'Alençon : « *Jean Halbout de La Becquetière* » (Paris 1904) et dans une note de Maître Georges Roger : « *Les portraits de Jean Halbout...* » parue dans le Bulletin de la Sté des Antiquaires de Normandie (Tome 55 - Caen 1961). Mais le portrait conservé à la Bibliothèque Municipale de Vire, étudié particulièrement par ce dernier historien, ne nous restitue pas les traits du pieux religieux (M^r Roger avait d'ailleurs quelques doutes). Il n'est qu'une adaptation de celui d'un autre capucin, très célèbre : le Père Joseph, l'Éminence grise, le confident de Richelieu, gravé par Pierre de Jode.

Un soi-disant portrait de Mère Elizabeth, le seul connu, semble résulter lui aussi d'un habile montage. Hormis, à la rigueur, le voile et la guimpe, l'habit n'a rien de cistercien.

L'étonnante histoire de ce curieux ménage fut connue très vite de toute la Basse-Normandie et comme, en outre, Frère Elzéar avait résidé un temps au couvent d'Avranches (il en fut le

(3) Sur Villers-Canivet à cette époque, on pourra voir M. Pigeon : « Les moniales cisterciennes en Basse-Normandie au XVII^e siècle », dans « Citeaux », XIX, 1968 (4), pages 320 et suivantes.

sacristain), ne nous étonnons pas que des gens de la contrée l'aient invoqué dans le danger au cours d'un pèlerinage du Mont (4).



Frère Elzéar sous les traits
du célèbre Père Joseph

Elzéar avait-il été lui-même un dévot de l'Archange ? Nous savons qu'il accomplit avant son entrée en religion plusieurs pèlerinages en l'honneur de la Vierge, deux aux Ardilliers, à Saumur, et un autre à La Délivrande près de Caen (ce dernier avec son épouse) mais rien n'indique qu'il se soit rendu au Mont Saint-Michel. On peut supposer cependant que, durant son séjour

(4) A Avranches, un matin d'hiver, Fr. Elzéar prit la place d'un enfant pour servir une messe. Les capucins servaient la messe pieds nus. Le petit se vengea en mettant de la neige dans les sandales du Frère, restées à la sacristie. Elzéar, rechaussé, supporta tout cela sans se plaindre et sans permettre ensuite qu'on réprimandât le garçon (la chose ayant été découverte) à qui il offrit même un chapelet (Dom Le Chevalier, pages 412-413).

à Avranches, il eut l'occasion de traverser les sables pour aller honorer l'Archange dont il apercevait le sanctuaire depuis son couvent. Celui-ci se situait là où se trouve maintenant le jardin public, fierté des habitants d'Avranches. Il est permis de penser du moins que notre capucin invoqua bien souvent Saint-Michel en contemplant de loin le Mont isolé dans les grèves, le Mont où s'étaient installés depuis peu les graves bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur.

Il n'est pas sans intérêt de noter qu'avant son mariage Jean Halbout faisait oraison, chaque soir, en l'église Notre-Dame de Vire dans la chapelle dédiée à Saint-Michel (5). Là une sainte femme de la ville, Avoye du Rozel, l'aperçut une fois en extase. Cette noble personne devait fonder le couvent des Ursulines de Vire dont, après la Révolution, les survivantes se regroupèrent à Avranches dans l'ancien couvent des capucins où avait vécu Frère Elzéar. Cette communauté des Ursulines disparut lors de la séparation de l'Église et de l'État. Son petit cimetière a été intégré au jardin public où l'on voit les tombes de quelques religieuses.

Mais revenons à Jean Halbout. Au cours d'un séjour à Paris, un matin, après la communion « s'étant retiré à l'écart dans une chapelle de Notre-Dame » il crut voir Jésus, la Vierge et « une grande multitude d'esprits célestes » (D. Le Chevalier, p. 29). Et c'est devant l'autel érigé en l'honneur de Notre-Dame des Anges, dans l'église des Cordeliers de Vire (couvent fondé au XV^e siècle) dédiée à Saint-Michel que lui vint la certitude d'être appelé dans l'Ordre des capucins.

« Il ne parlait jamais à personne sans mêler quelque discours spirituel avec celui dont s'entretenait la compagnie » lisons-nous dans sa « vie », et il rappelait volontiers la présence des anges gardiens : « Vos bons anges sont assurément ici en votre compagnie et se réjouissent de vous voir unis et liés d'une sainte amitié » (p. 111). Nous retrouvons aussi mention des anges dans sa correspondance.

(5) Signalons une intéressante étude de M. Michel Delalonde, conservateur de la Bibliothèque Municipale et du Musée d'Avranches, sur le culte de Saint-Michel à Vire : « Les Virois et saint Michel », dans « Les Annales du Mont Saint-Michel », mai-juin 1960, pages 45-55.

Il ne sera pas superflu de dire que sa belle-sœur, Suzanne de La Boderie entrée peu avant sa femme à Villers-Canivet, avait en religion le nom de sœur Suzanne des Anges. Un de ses beaux-frères, de la même famille, entré avec lui chez les capucins portait le nom de Frère Michel. Avaient-ils été consultés avant que ces noms leur fussent attribués par leurs supérieurs ? On ne saurait l'affirmer. Il est certain, en tout cas, que chez de tels chrétiens les Anges devaient être non seulement invoqués mais encore honorés.

Et ne soyons pas surpris que Frère Elzéar ait entendu les appels des pèlerins de l'Archange en détresse dans les grèves du Mont.

Michel PIGEON

LE TEMPS

Depuis longtemps et tout le temps on entend parler du temps...	C'était le « bon » temps ! Selon le temps... Avec le temps... Le contre-temps.
Le temps qui passe, Le temps qui lasse, Le temps qui dure,	Le temps du passé, Le temps du présent, Le temps de l'avenir !
De « mon » temps... Si « j'avais » le temps...	Mais prend-on le TEMPS de prier, d'aimer, d'admirer, de réfléchir, de bien travailler, de bâtir, d'écouter, de se rencontrer, de se réconcilier ?...
Le beau temps Le mauvais temps.	
Vivre avec son temps — Il y a quelque temps... De temps en temps —	Maryvonne.

Les eaux qui sont au-dessus du firmament

« Dieu fit le firmament, il sépara les eaux qui sont au-dessous du firmament et les eaux qui sont au-dessus. Et ce fut ainsi. Dieu appela le firmament : ciel. Il y eut un soir ; il y eut un matin : ce fut le deuxième jour ».

On aura reconnu là, sans peine, quelques-uns des premiers versets du récit de la Création (Genèse I, 6-7) dont la lecture nous est proposée chaque année au cours de la vigile pascale.

Plusieurs Pères de l'Eglise (1) et non des moindres ont commenté cette page de la Genèse, en s'attachant d'ailleurs au sens allégorique qu'elle leur offrait, plutôt qu'au sens littéral. Mais l'interprétation des Pères a connu des nuances diverses. Nous retiendrons ici, à titre d'exemple, celle de saint Augustin au Livre 13, chapitre 15, de ses célèbres « Confessions ».

L'œuvre de l'évêque d'Hippone fut, après la Bible, la principale source à laquelle a puisé, au Moyen-Age, le Christianisme occidental. Les bibliothèques monastiques étaient fort bien pourvues en écrits augustiniens. Sur les quelque quatre-vingts ouvrages constituant le fonds patristique de celle du Mont Saint-Michel, tel du moins que ce fonds se présente maintenant à nous, une trentaine — soit donc plus du tiers — sont des livres de saint Augustin (2).

Pour le grand évêque africain, le firmament était l'image de la Bible. Les eaux « qui sont en dessous » représentaient les hommes ; et celles « qui sont en dessus » figuraient les anges. Les hommes lèvent donc la tête pour scruter le firmament des Saintes-Ecritures, car celles-ci leur révèlent Dieu et sa volonté. Les anges, eux, sont au-dessus de ce firmament. Ils n'ont nul besoin de l'enseignement biblique, car au-dessus d'eux il n'y a plus que Dieu qu'ils contemplent ouvertement dans une louange sans fin.

(1) Et avant les Pères : le juif Philon d'Alexandrie. Sur son interprétation et celle d'Origène, voir les Homélie sur la Genèse de ce dernier. Sources chrétiennes. Ed. du Cerf 1944 pages 65-66.

(2) Dom Jean Leclercq : « Une bibliothèque vivante » dans « Millénaire monastique du Mont Saint-Michel » 1967. Tome II pages 249 et suivantes.

Mais donnons la parole à saint Augustin :

« *Sunt aliae aquae... Il y a d'autres eaux au-dessus de ce firmament. Ce sont, je crois, des eaux immortelles, exemptes de la corruption terrestre. Qu'elles louent ton nom, Seigneur ! Oui, qu'elles te louent les multitudes supra-célestes de tes anges (super caelestes populi angelorum tuorum) qui n'ont nul besoin de scruter ce firmament, nul besoin d'y prendre, par la lecture, connaissance de ta parole ! Car sans cesse elles voient ta face et y lisent, sans le secours de la succession des syllabes, ce que décrète ton éternelle volonté. Elles lisent, adhèrent, aiment, tout à la fois. C'est une lecture permanente et ce qu'elles lisent ne change jamais. Et tandis qu'elles lisent l'immuable stabilité de tes desseins, elles y adhèrent et s'y attachent avec amour. Leur livre ne se ferme pas et jamais ne se fermera, car pour ces multitudes angélique Tu es toi-même ce livre et Tu l'es éternellement. Tu les a placées au-dessus du firmament, et ce firmament Tu l'as établi au-dessus de l'infirmité des peuples d'en-bas (super infirmitatem inferiorum populorum) pour que ceux-ci lèvent vers lui leurs regards et y apprennent ta miséricorde... ».*

Ce passage des Confessions a manifestement inspiré une prière au Christ ressuscité, en usage autrefois dans l'ancienne liturgie d'Espagne (mozarabe) et dans laquelle on retrouve quelques-uns des termes mêmes employés par saint Augustin. Cette prière faisait partie d'un ensemble de sept oraisons composées sur le thème des sept jours de la Création et sur celui de la Résurrection. Elles étaient affectées à la semaine de Pâques. Celle qui nous concerne était prévue pour le lundi, deuxième jour de la Création et deuxième jour de la victoire de Jésus sur la mort (3). La voici :

« *Christe Deus noster... O Christ, notre Dieu, en créant le firmament, le deuxième jour, Tu révéles à l'avance la ferme consistance des Saintes-Ecritures qui seront confiées à l'Eglise. En séparant, par le firmament, les eaux d'avec les eaux, Tu as voulu signifier la distance qui sépare les multitudes célestes des anges de l'infirmité des hommes d'en-bas (quo caelestes populos angelorum ab infirmitate inferiorum hominum).*

(3) On en trouvera le texte latin (et une bonne traduction, mais qui porte la marque de son temps) dans Dom Guéranger : L'Année liturgique. Tome VII. Lundi de Pâques. La pagination varie selon les éditions.

Auteur des deux Testaments, Tu as réalisé la figure du sacrifice de l'Ancien en scellant le Nouveau par l'immolation de ton propre corps.

Donne-nous d'être associés par l'intelligence et la sagesse aux puissances angéliques — qui sont les eaux d'en-haut — et de tendre toujours vers ce qui est au-dessus.

Et que, nos cœurs étant remplis de la ferme consistance de l'une et de l'autre Loi, la vertu de ta Résurrection nous attire vers les joies sans fin ».

C'est également par l'évocation de ces mêmes joies éternelles que se termine la deuxième oraison (qui fut longtemps la seule) proposée de nos jours par la liturgie pascale à la suite du récit de la Création.

Michel PIGEON

Paix

Paix à celui qui hurle parce qu'il voit clair
Paix à nos esprits malades, à nos cœurs éclatés
Paix à nos membres fatigués, déchirés
Paix aux grandes confusions de la misère
Paix à celui qui cherche en se frappant
la tête contre les murs de béton
Paix au courroux de l'homme qui a faim
Paix à la haine, à la rage des opprimés
Paix à celui qui travaille de ses mains
Paix à cette nature qui nous a toujours donné
le meilleur d'elle-même
Paix à tous mes amis dont la tendresse m'est une nécessité
Paix et respect de la vie de chacun
Paix à la fascination du feu
Paix au lever du jour, à la fascination de la nuit
Paix à celui qui marche sur les routes jusqu'aux horizons sans fin
Paix au cheval de la brousse
Paix aux âmes mal nées qui enfantent des cauchemars
Paix aux rivières, aux océans qui accouchent de
poissons luisants de gas-oil
Paix à toi ma mère dont le sourire douloureux
s'efface auprès de tes enfants
Paix enfin à celui qui n'est plus et qui toute sa vie a trimé
attendant des jours meilleurs.

30 OCTOBRE 1976

XIX^e Rencontre Poétique du Mont Saint-Michel à Néant-sur-Yvel (56)

Le samedi 30 octobre 1976 dans l'après-midi, les poètes qui en ont pris le chemin se sont retrouvés à la Maison du Sénéchal, au Bois de la Roche, pour une Rencontre Poétique du Mont Saint-Michel, consacrée à la poésie galloise, à l'implantation des légendes galloises en Forêt de Brocéliande, et à la connaissance et à un hommage au poète anglo-welsh, David Jones, qui a utilisé si pleinement les thèmes arthuriens dans son œuvre.

Cette manifestation qui groupait une centaine de poètes et d'amis de la poésie, ainsi que des professeurs d'universités ou des étudiants, faisant des thèses sur l'œuvre de David Jones, était placée sous le Haut Patronnage de Monsieur Hitchcock, Directeur du British Council à Paris, représenté par Madame Elisabeth Pacquement, et sous le Haut Patronnage de Monsieur Jean-Pierre Angremy, Conseiller Culturel, près l'Ambassade de France à Londres.

Après des conférences qui ont passionné l'assistance, car il s'agissait d'une découverte, tant de l'œuvre du poète David Jones, que de la poésie du pays de Galles, en un lieu bien fait pour la comprendre ; les poètes ont gagné l'Auberge de la Table Ronde, à Néant-sur-Yvel, où ils aiment être accueillis depuis de nombreuses années, et là, furent annoncés, avant un dîner en commun, les Prix de Poésie du Mont Saint-Michel 1976.

Le Grand Prix de Poésie du Mont Saint-Michel a été attribué à : Albert Ayguesparse.

Le Grand Prix de Brocéliande a été attribué à : Paul Pugnaud.

Le repas a été honoré par la présence de Monsieur Henri Thébaud, Maire et Conseiller Général de Mauron, auquel furent présentés les Conférenciers, venus, d'Angleterre : Eric W. White, Douglas Cleverdon, tous deux amis personnels de David Jones.

René Rougerie, l'Editeur, de Mortemart (87), a présenté le premier Cahier de l'Atelier de Traduction des Rencontres Poétiques du Mont Saint-Michel, composé par F. J. Temple. Parmi les collaborateurs de ce Cahier, il faut citer Marcel Hennart, de Bruxelles, Françoise Barrière, F. J. Temple, Claude Couffon, Frédéric Durand et Michel Velmans. Un second Cahier est prévu pour la prochaine Rencontre Poétique, qui aura lieu comme tous les deux ans au Mont Saint-Michel, le samedi précédent la Toussaint 1977.

Le lendemain, 31 octobre, Jean Markale fit découvrir aux poètes, aux conférenciers, à leurs amis, et la Forêt de Brocéliande et les lieux d'inspiration arthurienne, en expliquant comment au VI^e siècle les gallois venus dans cette région, importèrent avec eux les légendes du roi Arthur. Ces légendes prirent racine dans le sol de petite Bretagne, notamment dans le Morbihan, en Forêt de Brocéliande, et se colorèrent, avec la personnalité propre des conteurs du lieu. Ces légendes arthuriennes, on le sait, sont la source même de l'inspiration littéraire européenne.

Le lundi de la Toussaint, Monsieur et Madame André Thirion, accueillirent autour d'un feu de bois, dans l'ancienne abbaye de Lanvaux, les participants de ces journées galloises et anglo-welsh. Ce fut l'occasion de discuter de l'enrichissement poétique des deux journées précédentes, de mettre au point, avec les conférenciers, et avec Jean Markale notamment puisqu'il réside à Bieusy Lanvaux, les questions que pouvaient se poser les uns et les autres, tant sur les richesses poétiques du pays de Galles, et de la poésie anglo-welsh que de l'apport propre du Morbihan, à ce qu'avait légué les grands bretons, il y a treize siècles.

Michel Velmans, Président Fondateur remercia les uns et les autres pour cet échange si fructueux, d'une civilisation commune qui se traduit dans les poèmes des uns et des autres, avec une coloration propre à chacun des deux pays, de chaque côté de la Manche, mais dont la source commune méritait d'être approchée au cours de ces journées d'intense activité intellectuelle et poétique, sur les lieux mêmes de l'inspiration des anciens « Bardes », pour une poésie moderne renouvelée aux sources vives de l'humain, du terroir et du sacré.

LES PRIX DE POÉSIE DU MONT SAINT-MICHEL

Au cours de leurs traditionnelles rencontres, les membres du jury du Mont-Saint-Michel que présidait Michel Velmans, ont attribué les prix suivants :

- *Grand prix du Mont-Saint-Michel* : à Albert Ayguesparse pour l'ensemble de son œuvre, à l'occasion de son recueil : « Pour saluer le jour qui naît » aux éditions « La Renaissance du Livre ».
- *Grand prix de Brocéliande* : à Paul Pignaud pour « Les portes défendues » chez René Rougerie, éditeur à Mortemart (87).
- *Prix Théophile-Briand* : à Marie-Claire Bancquart pour « Mains dissoutes », chez René Rougerie.
- *Prix Jean-Marie-Gerbault* : à Alain Morin pour « Le boxeur de l'ombre » édité à Bruxelles par Henry Fagne.
- *Prix Paul-Alexis-Robic* (réservé à un poète breton) : à Odile Caradec, pour « Le collant intégral », éditions St-Germain-des-Prés.
- *Prix du poème en prose* (prix Louis-Guillaume) : à Pierre Vasseur-Decroix pour « Végétales » aux éditions « L'Arbre de Lumière ».
- *Prix Jean-Follain* : à Raymond Datheil pour son essai « Poétique » aux éditions Nizet.
- *Prix de la Traduction* : à Jean-Jacques Mayoux pour sa traduction des poèmes de D.H. Lawrence, chez Aubier-Montaigne.

Nos compliments aux lauréats.



La résurrection contestée

Une histoire d'hier et d'aujourd'hui

Hier, c'était un matin de Pâques, des soldats gardent le tombeau et sont témoins de la résurrection du Christ. Sous le coup de l'émotion ils veulent parler. On les fait taire à prix d'argent : « Vous direz que vous n'avez rien vu ! ».

Hier, c'était Paul, l'apôtre, il est orateur et manie la langue avec élégance. A Athènes on l'écoute volontiers quand il parle d'un Dieu inconnu. L'histoire intéresse ses auditeurs. Mais il vient à parler d'une mission divine donnée à un homme et garantie par sa mort et sa résurrection d'entre les morts. A ces mots de résurrection les uns se moquaient et d'autres disaient : « Nous t'entendrons là-dessus une autre fois ».

Malgré cet accueil Paul ne se décourage pas. Avec ses frères les apôtres il proclame inlassablement le Christ ressuscité. Il sait ce dont il parle. Il connaît Celui qui l'a terrassé sur le chemin de Damas et de tout lui-même il croit en lui. Il ne veut pas être un faux témoin, annonçant un faux espoir, et s'écrie : « Si Jésus n'est pas ressuscité nous sommes les plus malheureux des hommes ».

Aujourd'hui comme hier on ne veut pas entendre parler de résurrection. Parlez de Dieu et de Jésus tant que vous voudrez, nous dit-on. Parlez même du Saint-Esprit, mais pas d'un Jésus ressuscité. Nous n'en voulons pas, ce vivant est trop gênant.

Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas de voir en Jésus un mort quelconque réanimé, en possession d'un sursis de vie. Mais sur le témoignage des apôtres nous proclamons que le Christ mort sur la croix est vivant, en possession d'une plénitude de vie qui ne peut plus connaître la mort. Et cette vie c'est celle même de Dieu.

Si Jésus est ressuscité ce qu'il a dit est vrai, nous ressusciterons avec lui, nous le connaissons tel qu'il est et partagerons sa surabondance de vie. C'est la certitude pour nous que la mort n'est qu'un passage.

Qui donc osera contester notre foi et notre certitude d'être appelés à la vie ?

R. SALVAT.

JOSEPH l'ouvrier

De son temps, c'était un artisan. Non pas un artisan d'art comme on en trouve beaucoup aujourd'hui. Mais un artisan de village, charpentier de métier, bon à tout faire et plus souvent appelé à réparer ou à remettre en état qu'à faire du neuf. Ses outils rudimentaires, des outils de toujours, le marteau, le ciseau, la varlope connaissaient la patine de ses mains robustes.

De nos jours, c'eût été un O.S. quelconque, travaillant en usine à des travaux fastidieux et à la situation matérielle plus que modeste. De toute façon, c'était un pauvre parmi des pauvres, et joindre les deux bouts restait pour lui le souci quotidien, car à la maison il y avait une femme et un fils à nourrir.

Tel était Joseph, et cela le rend déjà très proche de nous. La vérité est de le voir tel qu'il était, non un vieillard mais un ouvrier dans la force de l'âge gagnant durement son pain et celui de sa famille.

Cependant, le portrait serait inexact si l'on oubliait que Joseph fut pendant plusieurs années un ouvrier immigré. Avec les siens, il connut les routes de l'exil, et la fuite en Egypte a de singulières ressemblances avec l'exode de réfugiés fuyant la guerre ou la persécution. Comme lui, d'autres aujourd'hui quittent leur pays pour aller travailler au loin, ce sont ces immigrés si nombreux en nos pays riches. Comme eux il connut la souffrance d'être un étranger.

L'Evangile ne nous livre aucune parole de lui. Joseph apparaît comme un silencieux, sensible mais s'exprimant peu. Comme un bon ouvrier, il est attentif au travail et n'a pas le temps de bavarder. Cela ne l'empêche nullement de prendre ses responsabilités, bien au contraire. Soucieux de Marie et de Jésus, ses décisions sont celles d'un bon chef de famille. Silencieux il est à l'écoute de Dieu et quand Dieu parle il sait reconnaître sa voix.

Ouvrier modèle, époux vigilant, père attentif, quel exemple nous donne saint Joseph, le charpentier de Nazareth !

R. S.

Le gué ne finit pas.

Le brouillard s'attarde sur la rivière.

Si nous nous croyons à l'avant-garde, n'oublions pas ceux qui sont restés derrière.

Peut-être serait-il bon parfois de revenir vers eux pour leur dire que le sol reste ferme en avant ?

Petits pieds ou grandes enjambées, que personne ne soit assez sot pour avancer tout seul.

Cu penser qu'il n'a pas besoin de tous les autres.

Ou pour trier ses compagnons.

Cu pour décerner des labels de christianisme pur, inoxydable et authentique.

Car alors, qui que l'on soit, il faudrait entendre une voix vous crier sur la rivière :

**Au fond, il n'y a jamais eu
qu'un seul chrétien
et il est mort sur la croix.**

(Nietzsche).

Des hommes disent qu'il ne cesse pas, depuis vingt siècles, d'aller de l'un à l'autre, au long du gué.

Gérard BESSIERE
(Vie spirituelle).

Abonnements et Réabonnements

L'abonnement aux « Annales » est de 20 F. *Il ne sera pas envoyé de formule de mandat pour le renouvellement des abonnements en cours.*

IMPORTANT :

— Utiliser pour le règlement le C.C.P. suivant (à l'exclusion de toute autre adresse) : « Annales du Mont Saint-Michel », C.C.P. 442 Rennes.

— Signalez sur le talon de votre chèque s'il s'agit d'un abonnement ou d'un réabonnement.

T 3420
700 9109A7

POUR BERGER

LA CRÉATION

« De caresses nous pétrirons la terre
et le fer se fera chair,
s'attendrira parmi nous,
Dieu nous mettra de l'amour plein les yeux.
Tout redeviendra beau
et nos yeux auront plus de regards de bonté
qu'il n'y a d'étoiles au ciel.

De caresses nous pétrirons la terre,
Nos lèvres auront plus de baisers
qu'il n'y a de rosée
le matin sur la bouche des fleurs.

De caresses nous pétrirons la terre,
Et nous réunirons toutes les mains du monde
pour ce tremblement d'eau
où les mains dans les mains signent avec douceur
le livre de la vie
et se fondent comme les eaux
d'une même eau.
Et nous réunirons toutes les mains du monde
pour bercer
maternellement
la Création ».

(Cantate jouée à VAISON-LA-ROMAINE).

LE GÉRANT : LE DIRECTEUR DES ANNALES - 50116 LE MONT SAINT-MICHEL

Imp. Simon - Rennes

N° inscription C.P.P.A.P. 30942